



Le Kremlin
Bicêtre

le 28 avril 2024

Journée nationale du souvenir des victimes de la Déportation

Discours de Jean-François Delage, Maire du Kremlin-Bicêtre

Madame Yehya, représentante de la Mme la députée Mathilde Panot,
Monsieur le Conseiller départemental, Ibrahima Traoré
Mesdames, Messieurs les élus,
Monsieur le lieutenant-colonel Pavy, représentant le Directeur de la DIRISI,
Mesdames, Messieurs,
Chers Kremlinois,

« Ils sont en face de moi, l'œil rond, et je me vois soudain dans ce regard d'effroi : leur épouvante.

Depuis deux ans, je vivais sans visage. Nul miroir, à Buchenwald. Je voyais mon corps, sa maigreur croissante, une fois par semaine, aux douches. Pas de visage, sur ce corps dérisoire. De la main, parfois, je frôlais une arcade sourcilière, des pommettes saillantes, le creux d'une joue. »

C'est ainsi que l'écrivain Jorge Semprun entame son récit *L'écriture ou la vie*. Nul miroir à Buchenwald. Pas de visage. Corps dérisoire, pommettes saillantes, le creux d'une joue.

Nous sommes aujourd'hui réunis pour nous souvenir du moment certainement le plus douloureux de notre calendrier mémoriel : la déportation et l'horreur des camps qui attendaient les déportés.

Plus odieuse encore que toute la violence de la guerre fut celle de la déportation au cours de laquelle près de 160 000 de nos compatriotes furent envoyés, entre 1941 et 1944, dans les camps de concentration et d'extermination qui firent la honte de l'Allemagne.

Odieuse également la complicité de tous ceux, fonctionnaires et collabos qui furent impliqués dans les opérations de rafle et de déportation des juifs, des résistants, des communistes, des homosexuels, des Francs-maçons et de tous ceux qui en raison de ce qu'ils étaient ou de leur engagement, furent voués à la mort par le plus sinistre régime que la terre ait porté.

Au sortir de la Guerre, les déchéances de nationalité prononcées par la République restaurée permirent de marquer au fer rouge ceux qui avaient sombré dans l'abîme moral. Plus importantes encore furent les réintégrations dans la nationalité française de tous ceux que le régime décadent de Vichy, à la botte du Reich, avaient déchu de leur nationalité.



Le Kremlin
Bicêtre

Il me semble, encore aujourd'hui, surtout aujourd'hui, que nous devons nous souvenir que ce moment de notre histoire révéla aussi des caractères héroïques, des actes d'une bravoure telle que nous n'en voyons que pendant les périodes de grands troubles, les périodes de guerre.

Si ce moment de notre histoire continue de nous troubler c'est parce qu'il nous met aux prises avec la noirceur qui existe en chaque homme et en chaque femme, avec ce qu'il y a de plus méprisable, de plus haïssable, aux frontières de notre humanité.

Mais aussi avec ce qu'il y a de plus haut, de plus beau en nous, l'abnégation, le courage, la solidarité, en un mot la fraternité. C'est l'exemple que nous donnèrent en héritage les résistants mais aussi les citoyens qui ne purent se résoudre à cette barbarie, anonymes qui risquèrent leur vie pour sauver des hommes et des femmes qu'ils ne connaissaient pas, leurs frères et sœurs en humanité.

L'horreur de la déportation ne fut pas seulement l'horreur de la mort, mais d'abord celle qui arracha des familles entières à leur foyer, à leur pays pour être jeté dans des trains, puis dans l'enfer concentrationnaire qui industrialisa la mise à mort, comme quelques années auparavant le premier conflit mondiale avait industrialisé l'horreur de la guerre. Une industrie de la mort qui reposait sur la déshumanisation et l'anonymisation des victimes vouées à la disparition.

Écoutons encore Jorge Semprun nous parlant de Buchenwald : « Jamais je ne pourrais contempler les figures de Giacometti sans me souvenir des étranges promeneurs de Buchenwald : cadavres ambulants dans la pénombre bleutée de la baraque des contagieux ; cohortes immémoriales autour du bâtiment des latrines du Petit Camp, trébuchant sur le sol caillouteux, boueux dès la première pluie, inondé à la fonte des neiges, se déplaçant à pas comptés vers le bâtiment des latrines du Petit Camp, lieu de rencontres possibles, de paroles échangées, lieu étrangement chaleureux malgré la buée répugnante des urines et des défécations, havre ultime de l'humain. »

Si le camp était le terminus de la déportation, la mort, elle, commençait son œuvre dès la rafle, dès le moment où l'homme, la femme, l'enfant, saisis comme du bétail par la Police, n'étaient déjà plus que des spectres.

Survécurent à l'enfer ceux qui avaient la fureur de vivre, une fureur de vivre dont chacun d'entre nous peut se demander à mi-voix s'il l'aurait eu, si elle lui aurait permis de tenir, ou bien s'il se serait abandonné lui aussi à sa propre déchéance.

Mais le plus difficile, le plus perturbant pour nous, aujourd'hui, qui nous souvenons, est d'imaginer que des hommes aient commis de tels crimes, se soient abaissés à une telle ignominie, et que ces hommes aient été nos semblables. Des délateurs qui connaissaient les conséquences de leurs actes, aux policiers chargés d'établir les listes et d'arrêter les victimes, jusqu'aux chauffeurs des trains qui n'ignoraient pas qui ils transportaient, ni où ils se rendaient. Sans bien-sûr oublier tous ceux qui se rendirent complice de ces actes monstrueux, dans les camps de transit ou bien dans les camps de concentration, capos, administrateurs, médecins...

Le philosophe Theodor Adorno, se demandait, à juste titre, au sortir de la guerre, s'il était encore possible d'écrire un poème après Auschwitz, tant l'horreur des camps semblait avoir définitivement tout écrasé : le bien, la justice, la beauté et, finalement, notre humanité.

Pour des républicains de conviction qui considèrent avec révérence l'héritage des Lumières, ce moment où l'homme, pétri de son désir d'émancipation,



Le Kremlin
Bicêtre

voulut s'élever, le souvenir de la déportation et des camps n'est pas seulement celui d'une tragédie indicible. C'est une brutale alerte qui nous rappelle que l'Histoire n'est pas un développement linéaire de la barbarie vers le progrès, que les retours en arrière arrivent bien souvent, que tout ce qui paraît acquis doit être défendu.

Nous avons tous le devoir de nous remémorer pour défendre l'idéal républicain qui nous anime, et de ne jamais oublier les victimes, bien-sûr... Mais nous devons aussi nous souvenir des bourreaux, si difficile cela soit-il. Car la tentation est grande de les déshumaniser comme jadis eux-mêmes déshumanisèrent leurs victimes et d'ériger entre eux et nous le mur infranchissable de la morale. Et la figure du monstre ne peut pas tout régler.

Car, au fond, nous ne pouvons ignorer que rien d'autre ne nous distingue des bourreaux d'hier que le choix que nous faisons de ne jamais renier notre humanité.

Eux aussi avaient leur famille, leurs amis, leurs tracas, leurs amours, leurs rêves... Si nous devons aux victimes de nous souvenir d'elles, nous nous devons de nous souvenir des bourreaux afin de ne jamais baisser la garde, afin que jamais la bête immonde qui sommeille ne ressurgisse. C'est cet exercice, à la fois dérangeant et nécessaire, auquel Jonathan Littell nous invitait dans son ouvrage *Les Bienveillantes* dans lequel il a cette phrase glaçante : « *ceux qui tuent sont des hommes, comme ceux qui sont tués, c'est cela qui est terrible.* »

Si notre mémoire nationale a retenu les images et récits épouvantables des 16 et 17 juillet 1942 avec la «rafle du Vel d'Hiv», désormais commémorée annuellement avec lucidité, nous, Kremlinois, gardons le souvenir de nos 10 enfants martyrs que commémore la stèle de l'école Jean Zay. La lecture du nom de ces dix enfants, dont le plus âgé n'avait que 14 ans, nous donne l'occasion de nommer les victimes, de sortir de l'anonymat des grands chiffres de l'holocauste pour retrouver la singularité d'un prénom, d'un nom, de vies fauchées avant même que d'avoir été vécues.

Au Kremlin-Bicêtre, nous nous souvenons également du nom de Marie Claude Vaillant-Couturier, qui fût jadis notre députée et l'une des voix françaises les plus fortes pour témoigner au Procès de Nuremberg. Elle y décrivit, la tête haute et sans trembler, devant ses bourreaux entassés dans leur box, toute l'horreur des camps, l'expérience avilissante de l'asservissement et de la déshumanisation.

En dépit des humiliations subies par les victimes, les déportés nous léguaient une leçon de dignité. Au plus profond des camps, dans ce néant de l'être, la flamme de leur humanité ne s'éteint jamais. C'est de cette dignité jamais perdue dont nous nous souvenons aujourd'hui.

Je voudrais, pour finir, citer un passage des *Racines du ciel*, de Romain Gary, dont le protagoniste, Morel, se fait un devoir de défendre les éléphants d'Afrique contre le braconnage. Son amour pour les éléphants lui vient de sa période de captivité dans les camps de concentration. A ce moment, où la vie semble s'être éteinte, où le mal absolu semble avoir définitivement triomphé, Morel s'imagine au milieu d'un troupeau d'éléphant dans la savane. L'éléphant devient le symbole d'une liberté perdue mais aussi l'image d'une dignité hors de portée des gardiens du camp, l'ultime refuge. Voilà ce qu'il écrit :

« Je dois vous dire aussi que j'ai contracté, en captivité, une dette envers les éléphants, dont j'essaye seulement de m'acquitter. C'est un camarade qui avait eu cette idée, après quelques jours de cachot - un mètre dix sur un mètre cinquante - alors qu'il sentait que les murs allaient l'étouffer, il s'était mis à penser aux troupes d'éléphants en liberté - et, chaque matin, les Allemands le trouvaient en pleine forme, en train de rigoler : il était devenu increvable.



Le Kremlin
Bicêtre

Quand il est sorti de cellule, il nous a passé le filon, et chaque fois qu'on n'en pouvait plus, dans notre cage, on se mettait à penser à ces géants fonçant irrésistiblement à travers les grands espaces ouverts de l'Afrique. Cela demandait un formidable effort d'imagination, mais c'était un effort qui nous maintenait vivants. Laissés seuls, à moitié crevés, on serrait les dents, on souriait et, les yeux fermés, on continuait à regarder nos éléphants qui balayaient tout sur leur passage, que rien ne pouvait retenir ou arrêter ; on entendait presque la terre qui tremblait sous les pas de cette liberté prodigieuse et le vent du large venait emplir nos poumons.

Naturellement, les autorités du camp avaient fini par s'inquiéter : le moral de notre block était particulièrement élevé, et on mourrait moins. Ils nous ont serrés la vis. Je me souviens d'un copain, un nommé Fluche, un parisien qui était mon voisin de lit. Le soir, je le voyais incapable de bouger, son poulx était tombé à trente-cinq - mais de temps en temps nos regards se rencontraient : j'apercevais au fond de ses yeux une lueur de gaieté à peine perceptible et je savais que les éléphants étaient encore là, qu'ils les voyaient à l'horizon... »

Cette liberté des éléphants de Morel, c'est le fil de la vie, et c'est ce qu'il nous appartient à nous, aujourd'hui, de chérir, pour que le souvenir de la déportation et des camps ne reviennent jamais hanter notre présent.

Je vous remercie.